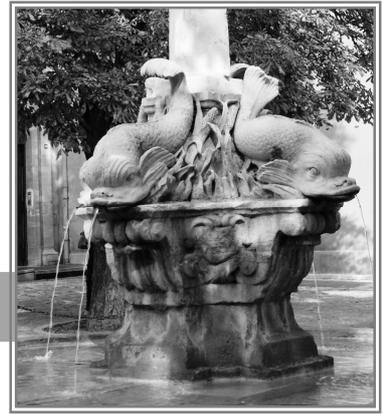


## Armand Lunel, pour une autre lecture

Par Claude ASTRUC



### Avant-propos :

Sans trahir l'auteur, d'un même texte, on peut avoir plusieurs lectures. Je vous livre celle que je viens de faire du *Balai de sorcière* et des *Amandes d'Aix*.

Armand Lunel. Sa famille de négociants, ses études - Henri IV- Normale sup. -, son métier de professeur, son goût pour la recherche historique et ethnographique sont autant d'éclairages que l'on peut projeter sur sa personne et sur son œuvre. Je vais essayer de voir comment dans la construction de ses romans, il a utilisé les matériaux issus de ce vécu.

*Le balai de sorcière* (1935), *Les amandes d'Aix* (1947) m'offrent l'occasion de rechercher ce qu'on y peut découvrir qui se raccroche à l'immersion de la jeunesse de l'auteur dans le négoce de l'huile et dans celui des amandes. Le quotidien du négoce de l'huile, il le vivait dans sa famille, celui des amandes, dans le quartier du *Bras d'Or*, à l'époque centre névralgique du commerce des amandes, où ses parents habitaient.

Armand Lunel est né, on le sait, dans une famille qui pratiquait depuis plusieurs générations le négoce. Du côté paternel, c'était celui de l'huile d'olive – la production, au moulin d'Alleins dont le grand père fut maire -, et le négoce, à Aix, qui était le domaine réservé du père d'Armand, Auguste Lunel. Ce négoce consistait à acheter aux producteurs la matière première d'où le moulin extrayait l'huile, et à vendre le produit fini soit à des négociants, soit en direct, à une large clientèle bourgeoise se situant hors des limites de la Provence. On ne

négligeait pas pour autant la ressource des pays méditerranéens, en faisant du courtage entre vendeurs espagnols, italiens, tunisiens et acheteurs, négociants aixois, salonais ou niçois qui, par mélange de plusieurs origines, cherchaient à adapter le produit aux goûts différents de la clientèle. Trois frères s'occupaient du moulin – chez les Lunel, il y avait quatre frères—. Le moulin tirait son nom de cette quadruple fratrie. Il était connu comme le moulin des *quatre frères Lunel*.

Côté maternel, c'est à Carpentras, dans le commerce des étoffes que s'exercent les activités de la famille. Mais autant il est facile, quand on l'a connu, comme quand on lit *Le balai de sorcière* ou *Les amandes d'Aix*, de constater l'empreinte laissée par le négoce dans les souvenirs du jeune-homme – celui de l'huile d'olive dans *Le balai de sorcière*, celui des amandes dans *Les amandes d'Aix* -, autant rien de tel n'existe à propos du commerce des draps et tissus qu'exerçaient à Carpentras ses grands parents maternels. Il faut dire que, par son érudition, le grand-père maternel qui s'appelait aussi Lunel – prénom Albert - apportait à son petit fils des matériaux d'un autre genre qui ont largement contribué à l'intérêt qu'il porta ensuite à l'histoire et à toute la culture judéo-comtadine.

L'empreinte du négoce, c'est donc vers *Le balai de sorcière* et *Les amandes d'Aix* qu'il nous faut regarder. Des traits communs à ces deux romans existent à l'évidence. On peut dire en effet du *Balai de sorcière* que c'est l'histoire de la déchéance sociale et patrimoniale du dernier rejeton d'une famille enrichie dans le négoce, qui croit pouvoir organiser son avenir sur les mirages du passé.

David Montanière, le personnage central, c'est, pour Régine, son épouse, et pour ses deux filles, l'image du mari et du père toujours absent. Absent même lorsqu'il règne dans son Palais parce que préoccupé par quelque projet saugrenu de création de nouvelles affaires ; physiquement absent quand le roman commence : il est parti à Bari dans l'espoir, à partir de Bari, où ses ancêtres ont créé un comptoir et planté des oliveraies, de redresser son affaire de Nice qui est mal en point. Comme si un trou de plus dans ses finances pouvait en boucher un autre...

David Montanière, lui aussi, à sa façon, comme le Victor Cadarache des *Amandes d'Aix*, court après la chimère. Consul de France à Bari, c'est déjà dans son esprit une distinction qui l'honore. «*Mais dans dix ans, la Légion d'honneur*», écrit-il de Bari à son épouse, «*et cela arrangera bien des choses*». Notons aussi la fierté plus grande encore, par sincérité ou par dépit (?), qu'il tire du titre d'officier de l'académie de Bari, que cette institution lui a décerné pour son ouvrage *Éloge industriel et politique de l'olivier*. Pour lui, dit le narrateur, «*les Affaires avec un A majuscule, sont des idées, pas plus, des idées décousues comme des songes* »

Un mot du cadre du roman. C'est un palais du vieux Nice, à qui l'auteur donne le nom de Palais Barbarin. Mais l'original, c'est le Palais Lascaris, restauré depuis, dans l'état de décrépitude où il devait se trouver au moment où Armand Lunel écrit le roman. Sur la porte du



157 NICE. — Vieille Ville. — Le Palais Lascaris. — LL. SILECTA

*Le Palais Lascaris quand on le visitait il y a 40 ans, c'était une ruine. Au rez-de-chaussée, dans le vestibule, il y avait quelques bustes romains, et il y avait la série des boîtes aux lettres. Ces boîtes aux lettres que j'ai mises au début du roman, ces boîtes aux lettres de toutes sortes de sociétés factices, les Colombophiles francosardes, les Pêcheurs d'éponge de Villefranche, les Anthracites du Mont Agel, etc... C'était des pauvres gens qui habitaient dans ce palais, qui s'en partageaient en quelque sorte les décombres*

*De Jérusalem à Carpentras ou les itinéraires  
d'Armand Lunel  
France Culture 1977*



palais, vestige d'un passé récent plus glorieux, une inscription sur une plaque de cuivre signale qu'il y a là le siège et l'exploitation du commerce des *Etablissements David Montanière/Huiles d'olive/Nice-Bari/Importation et consignation/Exportation*.

Splendeur passée qui contraste avec la trentaine de boîtes à lettres que « *le facteur ne doit pas remplir souvent* », aux noms d'associations ou d'entreprises chimériques.

Si alors, poussant la lourde porte du Palais pour jeter un coup d'œil à l'enfilade des douze *Césars*, au pavement d'ardoise et au cintre du vestibule, vous y pénétrez, ce n'est point tant l'architecture et le décor 17<sup>e</sup> qui vous surprendraient dit le narrateur, mais « *l'odeur pénétrante de la pure huile d'olive vierge de Nice* ». Évocation proustienne du magasin à piles des Établissements Montanière, dont on peut assurer qu'elle se superpose à des souvenirs olfactifs très précis du moulin d'Alleins et des entrepôts d'Aix. Langage propre au métier, on appelait *piles* les réservoirs faits de ciment ou de fer blanc zingué doublé d'une enveloppe en bois, dans lesquels décantait l'huile provenant du moulin et en conservait la fraîcheur. Comme s'il s'agissait d'une tragédie - le destin de cette famille est en effet tragique - la survivance de l'odeur compose l'unité de lieu.

Comment ne pas voir, dans cette empathie de l'auteur pour les choses et les hommes du métier, la résonance de souvenirs précis de sa jeunesse ? Le personnage de Chicot par exemple, comme celui de Fortune Segalon dans *Les amandes d'Aix*, comme aussi celui de Léoncie dans *La Belle à la fontaine*, ne peut pas être une pure invention dans l'imagination d'Armand Lunel. Parions qu'il a bien existé, ce Chicot, chez les Lunel, à Alleins ou à Aix, « *portant un tablier fait de toile à sac en forme de chasuble, moins comme un vêtement de travail que comme un uniforme ou le signe d'un sacerdoce.* » Comment pourrait-on mieux ex

primer la noblesse du métier de celui à qui on confie depuis plus de 50 ans, comme s'il s'agissait d'un sanctuaire, la garde du magasin à piles ?

David Montanière, c'est toute l'histoire d'un échec assumé. Assumé avec une certaine dose d'insouciance et d'idées excessives qui le frappent à la manière du développement anarchique des résineux quand, sous l'effet d'un parasite, ces arbres deviennent *fous*. « *Toute une partie de leur couverture prend alors la forme d'un balai des sorcières. Dans le règne végétal ce phénomène est mortel.* »

A l'absence de règles de vie que ce comportement implique s'oppose au contraire une rigueur non moins déraisonnable que pratique Régine, pour elle-même et ses enfants. Entre les deux, Chicot, par son bon sens et sa bonhomie naturelle qu'il doit à son hérité paysanne de l'arrière-pays niçois, représente le juste milieu. A la poésie débridée de David à propos de n'importe quoi, Chicot répond par celle, équilibrée, de la nature, des paysages et des arbres. Le récit de la visite, sous l'escorte de Chicot, des deux enfants Montanière à Sarrazin, l'olivier quatre fois centenaire de l'oliveraie familiale est symbolique du caractère sacré de l'arbre dans ce pays.

Nous trouvons dans *Les amandes d'Aix* une structure romanesque plus complexe. C'est aussi l'histoire d'une famille enrichie par le négoce des amandes, négoce florissant à Aix à la charnière des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles. Armand Lunel y déploie sa connaissance de ces aristocrates du négoce et des pratiques de leur métier.

Comme pour le Palais Barbarin que le Palais Lascaris lui a inspiré, il transporte l'action dans une grande bâtisse tout droit sortie de son imagination, qu'il appelle *La pomme en fer* et dont on comprend vite qu'il s'agit du *Bras d'Or*, propriété des parents de son plus cher ami Darius Milhaud. On peut donc accorder crédit à la

description qu'il en fait. C'est là qu'il a vu vivre les Barbegal-Cadarache, négociants réputés, et leur concurrent le plus direct - les deux maisons se faisant face - Montélimar. Les deux s'opposent dans la façon de conduire leurs affaires.

Cadarache, un homme prodigue, jouisseur, joueur dans ses affaires et à qui tout a réussi. Montélimar, un homme sans panache, sérieux, qui a la confiance des paysans les plus méfiants, ceux des « *Basses Alpes de la région de Manosque en particulier, qui passent pour être très durs en affaires* ».

Cadarache et Montélimar ont existé, Lunel les a connus. Au surplus l'un et l'autre sont typiques dans des comportements opposés.

Mais Armand Lunel a déjà plus de 50 ans quand il écrit *Les amandes d'Aix*, il peut donc prendre une certaine distance par rapport aux événements qui ont marqué sa jeunesse. Jacques, le fils de famille chez les Cadarache, garçon d'une sensibilité peu commune, épris de poésie et de littérature dont le professeur de français du Lycée Mignet n'arrête pas de faire l'éloge, c'est manifestement lui. Le personnage est pris dans les rets d'un amour impossible, ce n'est pas cet aspect du roman qui nous intéresse aujourd'hui. Nous allons au contraire trouver la justification de ce que nous voulons prouver, dans les aléas des diverses fortunes d'une entreprise. La dématérialisation des trac-tations qui s'est imposée par la suite est déjà présente dans les idées de Cadarache. Par exemple :

« *Oui, dit Cadarache, nous employons dix fois plus de main d'œuvre qu'il en faut. Dans un an ou deux je réaliserai ma cribreuse-casseuse automatique à trottoir roulant. Quelques années encore, et je serai installé dans un building, j'opèrerai par compensations téléphoniques entre toutes les places du monde. Je ne verrai plus les amandes, je ne verrai que les chiffres.* » Etonnante prédiction de ce que sont devenues les affaires aujourd'hui.

*Ce sont les chefs des quatre plus grandes maisons de la place, ceux qui inscrivent le chiffre d'affaire le plus important : Cadarache, Montélimar, Villemas et Pagnon, qui, chaque année le dimanche de Pâques, louent à frais communs chez Landréol la calèche des mariages nobles pour se rendre à Pélissanne, le centre de production amandière le plus réputé de la Basse Provence. Comme leurs pères le leur ont appris, ces messieurs sont en chapeau haut de forme gris perle et redingote claire, avec une fleur à la boutonnière. Cela fait partie des antiques coutumes, il faut en imposer aux ruraux. Et là-bas, tout en dégustant les écrevisses de la Touloubre, l'omelette aux truffes, l'épaule d'agneau boulangère et le pâté de grives chez la Mère Bonneveine, on discute en comité secret des perspectives de la prochaine récolte avec les gros propriétaires du lieu. Certains, sceptiques ou mal informés, peuvent ne voir là que l'occasion d'une partie fine. Ils se trompent. Il convient que tous les ans, à la fin de l'hiver, la Calèche des cinq Grands roule jusqu'à Pélissanne, afin que les saisons suivent leur cours régulier, que les amandes du terroir mûrissent en abondance et que le marché soit normal. Nos négociants n'ont sans doute pas la claire conscience et en tout cas n'en avoueraient rien. Mais ils sentent obscurément, sous la forme d'une crainte atavique, que, si le rite n'était plus observé, les pires calamités, gelées tardives, orages de grêle, crédits suspendus par les banques, liquidations judiciaires et faillites, risqueraient de s'abattre sur la corporation.*

Extrait des *Amandes d'Aix*

La vie nous montre qu'on paie souvent très cher d'être en avance sur son temps. Le débat est éternel entre les anciens et les modernes. Armand Lunel ne prend pas partie, il observe, et son observation apporte une autre dimension au roman. Cadarache, à force de spéculations, est finalement terrassé par son rival. Jacques, le fils, ira à Normale. Le président de la Chambre de Commerce n'avait-il pas dit un jour à Victor Cadarache, qui regrettait le peu d'intérêt porté par son fils Jacques aux affaires : « *Vous devriez songer à lui pour Normale Supérieure. Ce sont les grandes fortunes bourgeoises qui fournissent les meilleurs cadres à nos professions libérales* ». Armand Lunel a été normalien, mais ça, c'est une autre histoire.

Je souhaite avoir, au moins partiellement, réussi à montrer comment à partir d'expériences vécues, l'écrivain tisse son œuvre en tirant de sa propre vie quelques uns des fils conducteurs qui de cette œuvre feront la trame.

**Claude ASTRUC**

Grimaud, le 27 août 2013